

Henri Ey fondateur du club taurin de Paris, Ou comment un « psy » peut-il parler de la corrida ?

Roland Chemama

J'ai choisi pour titre *Henri Ey fondateur du club taurin de Paris, ou comment un « psy » peut-il parler de la corrida ?* Et comme ce titre, bien qu'un peu long, ne se suffit peut-être pas à lui même, je vais déjà situer mon propos. Ainsi je vais parler d'Henri Ey, fondateur de notre club, mais c'est aussi une occasion, sinon un prétexte, pour proposer des remarques plus personnelles.

Par ailleurs c'est à Francis Wolff, qui a été reçu par l'Association pour la Fondation Henri Ey, que je dois d'avoir pu consulter quelques documents et je l'en remercie. En fait ces documents ne sont pas très nombreux, mais en les sollicitant un peu il y a certainement pas mal de choses à en dire. Je serai même obligé de sélectionner.

Enfin j'ai pris le parti de considérer que Henri Ey n'est pas seulement un aficionado fondateur de notre club. Je pense que le fait qu'il soit psychiatre donne à son approche un intérêt particulier. Est ce cependant bien sûr ? Vous verrez que cela pose déjà question. Mais cette question elle-même est sans doute intéressante. Elle l'est pour moi, du fait que je pratique la psychanalyse, et que j'ai décidé de ne pas trop différencier, pour cet exposé, psychiatrie et psychanalyse, au point d'employer cette abréviation « psy », tellement galvaudée. Mais la question de savoir s'il pourrait y avoir une approche « psy » spécifique de l'aficion, j'espère que je pourrai aussi vous montrer qu'elle nous

intéresse tous, qu'elle nous intéresse tous par les conséquences qu'elle peut avoir sur notre représentation de la corrida.

*

Je vais commencer, bien sûr, par vous faire connaître ou vous rappeler quelques éléments de la biographie d'Henri Ey. Il est né le 10 août 1900, à Banyuls-dels-Aspres, dans le Roussillon, à une quinzaine de kilomètres de la frontière espagnole. Il est mort le 8 novembre 77, dans la maison qui l'avait vu naître. Il parla fort bien la langue castillane. Il était très régulièrement présent à la San Isidro. Il est originaire d'une famille catholique et lui-même conserva une foi religieuse réelle. Ajoutons qu'il prit des positions courageuses durant l'occupation, qu'il s'éleva contre la famine qui régnait dans les asiles d'aliénés, qu'il participa à la Résistance, et qu'il s'incorpora en 1944 à un bataillon des FFI.

Sa famille comportait surtout des vigneronns – il n'écrivit pas seulement sur les pathologies mentales ou sur la corrida, mais aussi sur le vin de son pays. Il alla à l'école primaire à Céret, où il vit ses premières corridas, puis au collège dominicain de Sorèze, dans le Tarn. Il fit des études de médecine à Toulouse puis à Paris.

Il fut un grand psychiatre, un théoricien important, auteur de très nombreux ouvrages, et notamment d'un manuel de psychiatrie qui fut essentiel dans la formation des psychiatres pendant plusieurs décennies. Il aimait rassembler, dans des colloques organisés à l'hôpital de Bonneval, dont il était médecin chef, les personnalités les plus diverses. Jacques Lacan, en particulier y participa plus d'une fois.

Par ailleurs, parallèlement à ses études de médecine et de psychiatrie Henri Ey avait obtenu une licence de philosophie. Divers travaux ont récemment repris la question du rapport de son œuvre à la philosophie et l'anthropologie. Pour ma part je dirai que la double orientation qui est la sienne est à considérer pour se faire une idée moins sommaire de ce que fut ce psychiatre profondément humaniste, et aussi pour interroger certaines choses qu'il peut dire quant à l'aficion qui fut la sienne.

Mais on pourrait aussi dire que sa grande culture le conduisait à s'intéresser aux sujets les plus divers. Ainsi en 1947, l'année même où il fonde le club taurin de Paris, Il fait devant le groupe de l'Évolution psychiatrique une conférence sur *La psychiatrie devant le surréalisme*.

J'en viens cependant à Henri Ey aficionado. Il le fut dès son enfance, mais c'est durant l'occupation, privé de la possibilité d'aller voir des corridas en Espagne, qu'il conçut, avec le docteur Venance Pareire, médecin général des armées, l'idée d'organiser, à Paris même, un lieu où il serait possible de revivre quelque chose des émotions taurines. Il fallut cependant attendre l'année 1947 pour réaliser ce projet.

D'emblée le Club taurin de Paris accueillit de très nombreux membres illustres. Michel Leiris, qui semble s'être d'emblée considéré comme responsable de son développement, écrit à André Castel, grand aficionado nîmois, le 8 mai 47, qu'il a obtenu, pour le club taurin de Paris, quelques adhésions de « gens marquant », Picasso, Paulhan, Camus, Masson, etc. Et on pourrait ajouter, parmi les premiers membres, René Char, Soustelle, Caillois, sans oublier bien sûr Auguste Laffront plus connu sous le nom de Paco Tolosa.

Certes tous ne devaient pas participer activement, à commencer d'ailleurs par Leiris lui-même, qui n'avait peut-être pas tellement l'esprit « club », et qui confesse qu'il aime mieux aller regarder quelque corrida bonne ou mauvaise plutôt que de

passer trop de temps à « bavarder sur les vieilles journées historiques ». Il n'empêche que ces adhésions en disent assez long sur le contexte oh combien favorable de la naissance de notre club.

La suite nous rapproche d'une histoire que certains d'entre nous ont pu connaître. Je regrette seulement qu'André Berthon ne puisse être là, mais j'ai été en contact avec lui par mail, et vous dirai un peu, tout à l'heure, ce qu'il m'a écrit. Quelques mots cependant dès à présent sur l'histoire du club. Il s'est réuni dans divers lieux, de l'appartement des Pareire au Musée de l'Homme ou au Zimmer, jusqu'à ce que l'ambassade d'Espagne offre l'hospitalité de sa bibliothèque. Il fit de Luis Miguel Dominguin, reçu avec un grand enthousiasme le 10 janvier 1951, son président d'honneur. Henri Ey semble être resté président jusqu'en 1969. Curieusement il n'y a pas de trace certaine du moment où il abandonna cette présidence. Puis ce fut Odette Hirsch qui en fût présidente, et ensuite, à partir de 1976, André Berthon. Comme le rappelait Jean-Pierre Hédoïn au 60^{ème} anniversaire du club, celui-ci ne connut ainsi que 4 présidents successifs : Henri Ey, Odette Hirsch, André Berthon et lui-même, président depuis 1998.

*

Je vais à présent aborder principalement trois articles d'Henri Ey. Le premier s'appelle : *Les enfants de Céret et la corrida*. Il date de janvier 1962. Il décrit avec beaucoup de pittoresque une enfance pleine de jeux et d'émotions, celle que le jeune Henri, entre six et dix ans, mena avec ses petits camarades. Les billes, les noyaux d'abricots, le cirque, et même le cinéma, ne manquaient pas pour distraire

ces enfants. Cependant la grande affaire, pour eux, restait la corrida de la Saint-Ferréol.

Ils pouvaient en effet pénétrer dans les arènes, et même rentrer sans payer, à la seule condition de tenir la main d'une grande personne qui avait, elle, payé son entrée. La grande affaire de leur vie c'était donc cette corrida de Saint-Ferréol, et même, plus précisément, c'était le sixième taureau de cette corrida. Ce que dit en effet Henri Ey, c'est que dans son enfance, à Céret, on ne tuait, à la Saint Ferréol, que le sixième taureau. C'est assez surprenant. Et Henri Ey, qui doit percevoir que ça peut l'être, s'appuie sur les souvenirs d'un écrivain catalan, Edmond Brazès.

Quoi qu'il en soit, qu'il y ait eu à l'époque une mort de taureau ou six, celle-ci était, pour Henri Ey, essentielle. « La corrida, écrit-il n'était, ne pouvait être pour moi que la " faena de muleta " à laquelle la mort réelle du taureau ôtait son absurdité de " simulacre " ». C'est du fait de la présence de cette mort réelle que la corrida, et la corrida seule avait, pour ces enfants aficionados, « le caractère « sacré » d'une vision qui nous ravissait et entrouvrait pour nous les portes éblouissantes de l'héroïsme ».

Je ne m'attarde d'ailleurs pas pour l'instant sur cette caractérisation de l'art taurin, le seul qui puisse inclure la mort réelle. J'y reviendrai. En revanche il serait inconcevable de négliger ce par quoi se termine l'article. C'est précisément parce que Henri Ey prend au sérieux le rapport de la corrida à la mort réelle qu'il se demande « que faut-il penser de cette manière pour un enfant de prendre justement au sérieux la corrida ? N'est-ce pas accepter pour lui - ajoute-t-il - le risque d'une émotion « sanguinaire », d'une image trop cruelle ? »

Vous savez à cet égard qu'une des formes des attaques des anti-taurins a porté sur l'accès des enfants à la corrida. Le problème, vous le voyez, ne date pas

d'hier, et c'est souvent sur des questions de ce genre que les « psy » sont interpellés.. En tout cas pour ma part, sans me comparer à Henri Ey, ma première intervention écrite d'aficionado constituait une réponse à des anti-taurins. Francis Wolff m'avait signalé que tels ou tels d'entre eux faisaient appel à des psychologues qui venaient dénoncer la confrontation d'enfants jeunes au spectacle qui nous passionne, et j'ai écrit un bref texte, posté sur Internet, pour montrer que tous les « psy » n'abondaient pas dans ce sens.

Henri Ey quant à lui affirme, vers la fin de son texte, qu'il a beaucoup réfléchi sur ce problème, et qu'il peut peut-être, de par son expérience et sa réflexion, confier ce qu'il en a pensé. En fait sa réflexion est d'abord un témoignage. Pour le groupe de jeunes garçons que nous étions, dit-il, l'émotion de la corrida était éprouvée héroïquement. Loin d'être un sentiment trouble ou un ébranlement néfaste, cette émotion était si « sacrée » qu'elle cheminait dans les âmes enfantines et jusqu'au imaginations de l'âge adulte « comme un idéal de valeur et de virilité ».

On voit donc comment ici les termes s'enchaînent. La notion de sacré conduit à celle d'Idéal. Idéal de valeur, mais aussi de virilité. Cela fait d'ailleurs que Henri Ey va se demander si les petites filles pouvaient ressentir les choses de la même façon, elles pour qui la corrida va peut-être trop « à contre sens de leur sensibilité et de leur maturation ». Il en doute, estimant plus vraisemblable que les femmes adhèrent aux valeurs taurines à un moment plus tardif de leur vie.

Cette idée peut nous paraître exagérément sexiste, ou en tout cas périmée. On pourrait largement en discuter. Mais il me semble qu'on peut la considérer autrement. Ne s'agirait-il pas, pour Henri Ey, de se préoccuper d'une approche différenciée du rapport subjectif à l'aficion ? Si c'était le cas cette remarque témoigne

d'un souci après tout acceptable, et référent à sa formation, de ne pas prendre le public comme une masse indifférenciée.

D'autres points m'intéressent dans ce premier texte, mais ils viendront mieux plus tard, et j'en viens donc au second article dont je vais parler. Celui-ci constitue en fait le dernier chapitre d'un livre collectif. Le chapitre a pour titre « La « bravoure » du taureau de combat ». Il est écrit par Clément Bressou (directeur honoraire de l'Ecole nationale vétérinaire d'Alfort) et Henri Ey. Le livre où il est publié s'appelle *Psychiatrie animale* , et Henri Ey en a dirigé la rédaction avec Abel Brion professeur dans cette même Ecole vétérinaire.

Vous noterez aussi que dans le titre « bravoure » est écrit entre guillemets, cela sans doute pour ne pas risquer un malentendu anthropomorphiste. La première phrase du texte dit d'ailleurs que le toro bravo - entre parenthèses : féroce – est cette race ou ce spécimen de taureaux apte à la tauromachie.

Le chapitre aborde rapidement la question de l'origine de ce taureau, et non moins brièvement celle de sa morphologie, et Henri Ey en vient très vite à la question de ce qui caractérise « psychiquement » le taureau de combat, à savoir son agressivité. Celle-ci doit d'autant plus être questionnée, selon lui, que le taureau bravo se distingue fortement des bovidés mansos, et que cette évolution se fait à l'inverse, par exemple, de celle du chien, animal dérivant d'un fauve carnassier qui aurait perdu sa méchanceté.

Henri Ey dit alors que c'est la capacité de charge (embestida) qui constitue le fond de la bravoure. L'arrancada (l'élan) devant être puissante et droite, et le coup de corne franc. Nous savons tout cela, et je passe sur l'analyse que Henri Ey donne

d'autres données du comportement taurin, par exemple la capacité qu'a le taureau d'apprendre en cours de combat. Mais je crois qu'il faut surtout souligner avec quelle netteté Henri Ey affirme que la bravoure, définie comme il la définit, très différente donc d'un simple instinct défensif, n'apparaît pas comme « une disposition naturelle qui serait un trait de l'espèce (...) mais plutôt comme un produit de la sélection naturelle ou artificielle ». Il dit bien sûr, en passant, que le taureau de combat est un lointain descendant de l'aurochs, c'est à dire d'une variété très particulière de bovidés, mais il insiste plutôt sur l'intervention humaine.

Pourquoi est-ce que je souligne cette idée ? D'abord pour montrer, peut-être, que Henri Ey n'écrit pas à l'époque où nous sommes. Du fait que nous sommes en butte aux critiques des anti-taurins nous avons plutôt tendance à faire du taureau combattu dans l'arène un animal que sa nature même pousserait au combat. On peut d'ailleurs le dire ainsi. Mais pourquoi ne pas reconnaître que cette « nature », nous ne sommes pas pour rien dans ce qui la produit. Est-ce que le reconnaître cela rendrait moins forte notre défense de la corrida ?

Je ne sais pas. Mais je crois qu'il est possible d'affirmer que le fait que l'homme est d'emblée responsable de ce qu'est le taureau de combat donne une valeur spécifique à la corrida. La bravoure du taureau de combat, même si elle ne se confond pas avec la bravoure humaine, est en grande partie une création humaine. Elle ne l'est pas moins que ne l'est, par exemple, la noblesse, voire ce qu'on appelle aujourd'hui la toréabilité. Disons qu'il y a, dans l'histoire des encastes taurins, interférence, pour le moins, entre ce qui vient de l'homme et ce qui vient de l'animal.

À partir de là je vais faire un petit détour que vous trouverez peut-être artificiel, en tout cas pas pleinement autorisé par le texte de Henri Ey. Dans l'intervention de l'homme sur les races de taureaux de combat j'ai envie de voir une sorte de

dialogue. C'est comme si un dialogue s'établissait entre la longue lignée des toreros et les diverses races de taureaux. Je ne sais pas du tout si vous trouverez cette idée soutenable. Si je la formule c'est sans doute d'ailleurs pour en introduire une autre qui concerne, cette fois, la faena. Sauf si le taureau est un monstre qu'on ne peut qu'essayer de soumettre, il me semble qu'il y a dans nombre de faenas réalisées par les toreros qui connaissent le mieux les taureaux un certain dialogue. Ne dit-on pas de tel torero qui appelle doucement l'animal que c'est comme s'il lui parlait ou encore comme s'il l'écoutait ?

À qui sait écouter, dit Dominguin, le taureau dit tout. Et il faut lire aussi, par exemple dans les ouvrages de François Zumbiehl, ce que dit Pepe Luis Vasquez du temple. « C'est comme si on était avec une personne anxieuse et agressive, et qu'on lui montrait ou lui disait quelque chose qui l'apaise ».

Ce genre de référence, je l'ai trouvé particulièrement repris dans un texte écrit par un psychanalyste qui s'appelle Tristan Garcia-Fons (L'ouvert de la corrida, intervention au 90^{ème} congrès des sociétés taurines de France, octobre 2006). Et nous pourrions donc discuter de la question de savoir si les « psy » sont particulièrement portés à les relever. Mais je reviens à l'objection que je vous prête. Est-ce que je vais bien au delà de ce que le texte de Henri Ey autorise ? Je ne crois pas et je vais vous dire pourquoi.

Dans le livre dirigé par Henri Ey l'article qui précède immédiatement le sien est écrit par Jim Frey. Jim Frey est, nous dit la « liste des collaborateurs », zoopsychologue et dompteur de fauves. Or avant la rédaction de son article il avait été invité, par Henri Ey, à parler devant un aréopage de médecins psychiatres et de vétérinaires, et il me semble qu'à partir de cette collaboration on peut saisir ce qui au fond intéressait le psychiatre, ce qui lui faisait diriger un livre sur la psychiatrie

animale. C'était sans doute l'idée que même si l'animal reste l'animal (nul anthropomorphisme chez Henri Ey) il y a une place pour interroger des phénomènes plus complexes qu'on ne croit, où l'homme peut humaniser l'animal de façon parfois paradoxale, des phénomènes comme le domptage des fauves... ou la corrida.

Quand Jim Frey commente les moments où un dompteur peut poser la main, de façon franche, sur le corps d'un fauve, il nous encourage à nous demander nous-mêmes si lorsqu'un torero, en fin de faena, a un geste similaire, celui-ci est permis seulement par l'épuisement du taureau, ou même seulement par la domination comprise dans le sens étroit d'un combat. ou si l'on ne pourrait pas plutôt évoquer la possibilité, postulée par Pepe Luis Vasquez, d'apaiser un être anxieux et agressif. Il me semble en tout cas a contrario que le taureau incadrable, celui qui, au moment ultime, fait quinze fois le tour du ruedo en collant aux barrières c'est sans doute un taureau qui a été inquiété plutôt que rassuré par un matador manquant lui-même de sérénité.

Apaiser un être anxieux et agressif... Peut-être me direz vous qu'il y a là une projection, sur le taureau, de questions trop humaines. Mais je répondrai deux choses. D'abord que le psychiatre, ou le psychanalyste, aura tendance à ne pas détacher une réalité de la Corrida de l'imaginaire qu'elle représente pour nous. Et d'autre part que cette référence au moment ultime, et donc à la mort, va nous introduire au troisième article d'Henri Ey.

Celui-ci a pour titre « La violence et l'esthétique de la corrida ». Il est publié dans un livre collectif qui s'appelle *Violence humaine*. Henri Ey part de la « fièvre collective et passionnée qui embrase la Plaza ». Il fait allusion à la réprobation

souvent passionnée de la corrida par tous ceux qui s'en excluent, et il pose alors, de façon un peu rhétorique, la question de savoir si « la corrida n'est qu'un spectacle de violence où l'aficionado viendrait satisfaire ses honteuses passions sauvages, chercher sous l'alibi de l'art un orgasme sadique ».

Évidemment il s'inscrit en faux contre cette idée de sadisme, mais il ne nie jamais que la corrida a bien rapport avec une esthétique de la violence. Je pourrai d'ailleurs, dans la discussion, élargir un peu la question de l'approche de la violence chez le psychiatre Henri Ey. Mais je dirai déjà que si la corrida a bien rapport avec une esthétique de la violence, elle n'est pas la seule forme artistique à entretenir ce rapport. De nombreuses œuvres littéraires ou artistiques - pensons entre autres aux sanglantes images de Judith tenant dans ses mains la tête décapitée d'Holopherne – font dire à Henri Ey que l'esthétique comporte nécessairement l'évocation du sang, de la volupté et de la mort.

Il s'agit, pense-t-il, de jouer avec la mort, d'érotiser son angoisse, de « jouir dans les formes, les contenus, ou les mots de la douleur ou du malheur ». La corrida à ce compte serait moins hypocrite que ne le sont souvent le cinéma ou la télévision, voire la littérature, où l'on peut se bercer de la description de la violence en feignant d'ignorer qu'on peut jouir de la douleur.

Mais soyons cependant plus précis. Dans ce qui suit il me semble qu'on peut distinguer deux parties, et deux idées, voire deux thématiques assez différentes. La première consiste à situer la violence de la corrida dans « le mouvement de la tragédie », à évoquer « le halètement de l'être face à sa fin, à la mort, qui constitue le noyau dramatique de tout art dramatique ». C'est là que le thème de l'héroïsme, lié à celui du stoïcisme, prend toute sa place. « La mort qui enthousiasme, écrit Henri Ey, n'est pas cadavérique ; elle ne peut pas l'être pour être ce qu'elle doit être,

héroïque ». Je pense qu'une telle définition est largement acceptable, même en dehors de notre milieu, et que nous ne sommes pas loin de l'approche éthique de Francis.

Mais est-ce alors tellement spécifique ? Assez différente me paraît la partie qui commence par quelques lignes que je voudrais citer plus longuement. Les voici : « Si comme toutes les délectations artistiques qui consomment de l'instinct, l'art tauromachique, lui, tire son émotion spécifique du paradoxal plaisir attaché à la souffrance, du complexe sado-masochiste qu'il contient – en tant qu'esthétique de la violence il dépasse cette couche primitive et inconsciente pour ne se constituer que dans une « poétique » ou une « héroïque » qui dominant, en accédant à son sens tragique, les brutales pulsions ou impulsions auxquelles il ne se réduit pas, auxquelles il ne peut absolument pas se réduire ».

Et un peu plus loin, vers la fin du texte, revenant sur la violence tragique de la corrida, il dit que « son exaltation vibre en s'arrachant par son mouvement même à ses obscures déterminations instinctives ». Vous voyez que Henri Ey ne craint pas d'évoquer, à ce moment là de son article, l'instinct primitif, voire un complexe sado-masochiste. Mais dans quel sens faut-il présenter les choses ?

Bien sûr le plus simple, apparemment, est de dire que la pulsion violente reste inconsciente, et que dans l'esthétique de la corrida elle devient tout autre chose.. Mais je dois dire que j'aurais tendance, aujourd'hui, à renverser l'ordre de la présentation, à remonter des impressions ressenties consciemment à ce à quoi, peut-être, elles renvoient. Bien sûr aucun véritable aficionado ne tire de plaisir de l'assouvissement d'un sado-masochisme conscient. Mais sommes nous vraiment assurés que le combustible qui nourrit notre plaisir n'a rien à voir avec des forces inconscientes ? Et celles-ci, pourquoi seraient elles si convenables, si correctes ?

C'est là peut-être que vous allez vous insurger, et vous demander pourquoi vous avez invité à parler un psychanalyste qui va, pensez-vous, psychanalyser la corrida, et de cette façon désagréable. Comme si j'allais donner des arguments à nos adversaires, en faisant de la corrida un spectacle qui réveillerait au fond de nous des instincts condamnés par la civilisation. Mais la corrida, je vais vous dire, c'est très simple. En ce qui concerne ce point particulier, je la rapprocherai par exemple du rêve.

Vous constatez souvent que le rêve renvoie à des événements brutaux, qui nous ont, comme on dit, traumatisés, ou encore - pourquoi pas - à une envie plus ou moins consciente d'être nous même violents. La plupart du temps cependant cette violence trouve, dans le rêve, une expression qui la tempère, et qui ouvre à un imaginaire moins brutal qu'artistes et écrivains ont parfois su exploiter. Alors, même si pour des raisons stratégiques, nous préférierions n'évoquer que la façon dont nous vibrons à l'héroïsme, consentons à ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain. Ne confondons pas la perversion sadique qui est effectivement absente dans notre afición avec le fond pulsionnel violent, qui peut parfois ressortir sous une forme ou sous une autre.

Je crois que de cela chacun pourrait en témoigner. Peut-être d'ailleurs pourrais je m'y engager moi-même, parce qu'il faut un peu payer de sa personne. Vu le thème que j'ai choisi, ma conférence devrait comporter elle-même une prise de risque, ou encore, comme Leiris le souhaitait pour la littérature, au moins l'ombre d'une corne de taureau. Alors pour donner à tout cela un tour un peu personnel, j'évoquerai volontiers deux types d'impressions que j'ai eu l'occasion de ressentir.

C'est par exemple, dans certains moments de la lidia, la certitude de m'identifier au taureau qui meurt, dans certains cas où je le vois tenter de rester

debout après une estocade bien portée. Mais c'est aussi - autre exemple - l'identification au tueur, au matador, lorsque après un combat du plus grand danger il se jette entre les cornes, réveillant en moi une violence que je sais pouvoir avoir. Et je pense par exemple, je ne sais pourquoi, à l'émotion ressentie lors d'un combat de Rafaelillo devant un Miura, en 2008, à Mont de Marsan.

Bien entendu ce ne sont là que deux formes particulières de sentiments que je ressens. Il y en a bien d'autres. Et il y a sans doute, à des moments où se mêlent temple et harmonie des passes, quelque chose de cet apaisement dont je parlais tout à l'heure.

D'ailleurs, de façon plus générale, je ne voudrais pas vous donner à penser que les « psy » ne vont chercher dans ce qui est inconscient que l'écriture de la violence. Il y a, je crois, un autre registre que nous pouvons tenter d'éclairer à partir de cette supposition d'une dimension inconsciente ou tout au moins latente. Je pense ici à un terme qui peut ne pas aller de soi

Le terme de « sacré » qui revient souvent chez Henri Ey, mais chez beaucoup d'autres aussi bien.

Là aussi je crois qu'il ne faut pas trop simplifier. Est-ce que Henri Ey, est-ce que d'autres auteurs encore, lorsqu'ils parlent de sacré font de la corrida un culte semblable à un culte religieux, l'hommage à une sorte de divinité païenne ou totémique ? Si c'était le cas on pourrait leur objecter ce que dit Francis Wolff lorsque, pour nier que la corrida soit un rite il dit – entre autres - qu'il n'y a pas de transcendance. Mais de même que Dieu peut être inconscient, le terme de sacré pourrait être pris ici comme une façon de dire qu'il y a quelque chose, dans notre expérience, que nous pouvons séparer de notre réalité triviale.

Le cinquième taureau de Escolar Gil à Mont de Marsan en 2012, la matinée de José Tomas à Nîmes en septembre de cette même année, ils nous font pressentir un monde Autre. Et cela, ça n'implique pas forcément une transcendance. Comme le dit le poète, en l'occurrence Eluard, il y a un autre monde et il est dans celui-ci.. Rien de mystique ici. Seulement cette thèse forte de la psychanalyse : que le réel ne se borne pas à ce que nous appelons trivialement réalité. La corrida, comme le rêve ou l'amour, ne cesse de nous le rappeler.

Je pourrai terminer sur cette note un peu lyrique. Je préfère cependant revenir à l'article sur les enfants de Céret, de façon peut-être non moins lyrique. Je vous ai dit ce que rapporte Henri Ey : qu'en tenant la main d'un adulte les enfants de Céret pouvaient entrer à la corrida de la Saint Ferréol. Ils entraient sans payer, mais ce n'est pas l'essentiel de ce que je vois dans cette main que leur donne un adulte. J'y vois un symbole, le symbole d'une transmission. Et vous m'excuserez alors d'aller assez loin. Ce qui se transmet, ce n'est pas seulement, peut-être, le goût pour un spectacle, fût-il aussi particulier que celui qui nous passionne. Ce qui se transmet, j'aurais envie de dire que c'est avant tout la possibilité, pour un être humain, de sublimer ce qui dans ses propres pulsions a rapport avec une violence que nous ne pouvons pas entièrement chasser de nous, mais à quoi nous pouvons donner un sens tragique ou héroïque. Voilà ce que je voulais risquer de vous dire ce soir.

*

Quelques points issus de la discussion

La discussion a permis d'évoquer quelques aspects plus personnels liés à Henri Ey. André Berthon, comme je l'ai dit, m'avait rapporté quelques souvenirs d'Henri Ey. Il s'agissait essentiellement de quelques réunions de bureau qui continuaient à se tenir, après 1969, au domicile de notre fondateur. Celui-ci recevait très aimablement et simplement, ainsi que son épouse. Pour les réunions du club, il n'avait pas le temps d'y participer en général et c'est Mme Hirsch qui présidait à sa place. Sauf une exception : chaque année il faisait lui-même le compte-rendu de la San Isidro, à laquelle il assistait du début à la fin. Compte-rendu exhaustif, que certains trouvaient un peu long, car il n'avait pas la verve d'un Paco Tolosa. André Berthon se rappelle une de ses réflexions sympathiques, en substance ceci : cette année il y a eu 17 corridas, je ne suis pas de ceux qui trouvent que c'est trop, plus il y en a plus je suis content. Berthon, à l'époque, ignorait tout à fait la notoriété d'Henri Ey comme psychiatre, d'autant plus que celui-ci ne se mettait pas le moins du monde en avant.

On a vu par ailleurs que lors de ma conférence, j'ai présenté ce qui serait au principe de l'aficion d'une façon double. Origine pulsionnelle de notre émotion d'un côté, et de l'autre mutation, sublimation du pulsionnel. J'ai été conduit, dans le cours de la discussion, à me demander si de nombreux débats entre aficionados ne pourraient pas renvoyer à cette division. Par exemple l'opposition rebattue entre toristes et toréristes. Est-ce que les toristes ne tenteraient pas, plus ou moins obscurément, de faire valoir les droits d'une violence originelle, rappelant qu'elle ne saurait être éliminée sans danger, alors que les toréristes abonderaient dans le sens de la sublimation et d'un art qui pacifie ? Mais j'ai convenu aussi avec Jean-Pierre Hédoïn que cette division pouvait être également intrapsychique, puisque le même aficionado peut selon les moments opter pour l'une ou l'autre position. J'avais bien

entendu envisagé cette hypothèse, me fiant sur ce qui m'arrive assez couramment : dans tout débat avec un ami aficionado, à propos par exemple d'une faena particulière, je suis irrésistiblement porté à adopter le point de vue contraire à celui de mon interlocuteur. Il me semble que ce n'est pas là « esprit de contradiction ». C'est sans doute plutôt une façon de me rappeler à moi-même que toute prise de position se développe sur un fond complexe, où cohabite l'origine pulsionnelle de notre affect et son élaboration dans une sublimation toujours essentielle.

La question m'a été posée de savoir s'il ne valait pas mieux, pour formuler ce que j'avais à dire, parler d'agressivité plutôt que de violence. Disons déjà cependant que ce terme est celui de Henri Ey. Participant à une semaine des intellectuels catholiques, en 1967, sur la violence, président la séance intitulée « psychanalyse de la violence » Henri Ey commence son intervention en disant que « la violence éclate chez tous les hommes comme l'étincelle même du génie de notre espèce ». Il continue en disant un peu plus loin que « l'homme est un être de violence », mais cela au sens où cette violence n'est pas ce par quoi il demeurerait aveuglement rivé à ses instincts agressifs. C'est à partir de ce type d'analyse que l'on peut comprendre le sens qu'il donne à la corrida. Celle-ci participe de ce par quoi, prenant en compte sa violence, se définissant d'ailleurs par son rapport à la mort, l'homme reconnaît son instinct agressif tout en s'en éloignant.

Plus fondamentalement il est clair que les termes que nous employons renvoient toujours à un fond théorique sur lequel nous bâtissons nos analyses. J'ai indiqué qu'à cet égard j'avais préféré ne pas me servir du concept freudien de « pulsion de mort » qui renvoient à une pente vers la destruction d'abord dirigée contre soi-même, mais qui peut aussi être orientée vers l'extérieur. Qu'aurait on dit si je m'y étais risqué ?

Il m'a alors paru, en revanche, possible de dire quelques mots du concept lacanien de « jouissance », en distinguant celle-ci du plaisir au sens freudien. Le principe de plaisir, pour Freud, consiste toujours dans la diminution d'une tension. La soif est une tension, et le fait de boire est un plaisir parce qu'il vient faire cesser cette tension. Mais ne connaît-on pas le cas où la boisson (l'alcool) vient plutôt l'augmenter ? Et comment penser alors la satisfaction liée à cette augmentation ? Lacan appelle « jouissance » la satisfaction liée à une augmentation de la tension, et celle-ci trouve bien sûr sa place dans la corrida où une certaine tension liée au sentiment du danger, et parfois renouvelée au fil des passes, s'accompagne d'une certaine détente, lorsque l'harmonie du temple vient prendre le dessus. Plus fondamentalement la corrida n'est-elle pas un des derniers domaines où l'homme moderne, tellement porté à rationaliser et à hygiéniser son plaisir s'autorise à aller vers la tension la plus forte, s'autorise une jouissance qui le fait un peu sortir de la monotonie où il est immergé ?